

Charlotte Bousquet

Lune et L'OMBRE

1. Fuir Malco



Gulf
stream
éditeur

Lune et
l'OMBRE

Dans la même série

2 • Forger le lien

3 • Briser le sort

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© GULF STREAM ÉDITEUR, Saint-Herblain 2014

ISBN : 978-2-35488-209-9

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.gulfstream.fr

CHARLOTTE BOUSQUET

Lune et
l'OMBRE

1 • Fuir Malco

Gulf stream éditeur

*Quelqu'un projette son ombre
sur le mur de ma chambre.
Quelqu'un me regarde avec des yeux
qui ne sont pas les miens.
Présence de l'ombre – Alejandra Pizarnik*

Chapitre 1

Des fleurs.

Rouges et roses.

Violettes et jaunes.

Un parterre multicolore éclaboussé de lumière. J'y tourbillonne, et des pétales voltigent autour de moi. Je perds l'équilibre, tombe dans un tapis odorant et doux.

Loin au-dessus de moi, j'aperçois la virgule blanche d'un oiseau filant à toute allure vers le soleil. Fascinée, je fixe sans ciller l'astre énorme et brûlant. Une tache noire apparaît devant mes yeux ; elle grandit, grandit jusqu'à tout engloutir...

Lune et l'OMBRE

Je m'éveille en sursaut, le cœur battant, la peau moite et glacée. Je frotte mes paupières et me redresse dans la pénombre de ma minuscule chambre mansardée. Par la lucarne, j'aperçois un morceau de nuit. Des nuages voilent les étoiles et la lune. Là-haut, tout est sombre, sans vie.

J'attrape mon vieil ours tombé au pied du lit et me blottis sous les couvertures. Ce rêve... Je le fais souvent. Il m'effraie, et pourtant je le chéris. Sans lui, je ne verrais plus aucune couleur. Sans lui, mon univers serait entièrement gris. Du gris avec des nuances : gris-blanc, gris clair, gris souris, gris-noir. Du gris quand même, fade et froid.

Je me mords les lèvres : inutile de pleurer, cela réveillerait maman et mettrait Malco en colère, surtout à cette heure-ci.

Je n'aime pas Malco. Il me fait peur. Il est osseux, velu, avec de grandes mains, des doigts larges aux bouts carrés, des sourcils broussailleux, une peau blafarde, des iris charbonneux et une voix râpeuse,

Chapitre 1

toujours menaçante, même quand il s'efforce de paraître gentil. Malco est arrivé dans notre vie au début du printemps. Maman ne me l'a pas présenté tout de suite, bien sûr : elle a commencé par des rendez-vous. Elle se pomponnait, mettait ses plus belles robes et terminait par quelques gouttes de ce parfum poudré que j'aime tant. Elle me laissait seule, revenait après minuit, les prunelles brillantes, les cheveux ébouriffés. Un jour, elle m'a proposé de faire sa connaissance. Je me rappelle ce dîner : l'excitation, avant de le rencontrer, l'odeur chaude et salée du soufflé, la mousse au chocolat qui me mettait l'eau à la bouche, la musique à la radio... Je me sentais joyeuse, comme pour un soir de fête. Puis, il est entré, avec sa fausse douceur, son sourire d'ogre et son air mauvais. J'ai détesté la manière dont il a pris maman par la taille pour l'embrasser. J'ai détesté son baiser sur ma joue. J'ai détesté ses regards, ses questions. Je me sentais mal à l'aise avec lui. Et maman, extatique devant son écrivain solitaire et sans attaches, silencieux par mépris, pauvre par conviction, ne se rendait pas

Lune et l'OMBRE

compte que tout en lui sonnait faux, que lui ouvrir notre porte, c'était passer un pacte avec le Diable.

Je lui ai dit : ça n'a servi à rien. Elle a ri, déposé un gros baiser sur ma joue, et déclaré que c'était tout à fait normal que je ne veuille pas de lui. Après tout, nous avions presque toujours vécu seules. Et puis, Malco était très impressionnant ! Selon elle, je finirais par m'habituer à sa présence et l'adopter.

Deux semaines plus tard, Malco emménageait chez nous.

J'ai compris que plus rien ne serait comme avant.

Le six juin, le jour de mes treize ans, deux mois exactement après son arrivée, je suis tombée malade. Maman m'a offert une boîte d'aquarelles ; il m'a donné du papier à dessin. Je les ai remerciés, maman d'abord, ensuite lui, je n'avais pas le choix. Il a posé la main sur mon épaule, m'a souri. Soudain, j'ai senti une étrange douleur dans ma poitrine. La pièce s'est mise à tourner.

Chapitre 1

La dernière chose que j'ai vue avant de m'évanouir a été l'ombre de Malco au-dessus de moi.

Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongée sur le canapé du salon.

Il était sorti. Maman pleurait.

Autour de moi, le monde avait changé. Au mur, l'affiche rouge, jaune et noire du *Chat noir* semblait plus terne et les teintes des rideaux, aux fenêtres, étaient un peu passées. Je me suis demandé si c'était ça, grandir. Question rebattue sur l'enfance qui s'enfuit, sur les idées folles qui s'éparpillent lorsqu'on devient raisonnable, lorsqu'on passe de l'autre côté. Cela m'a rendue un peu triste, sur le coup.

Mais ce n'était pas cela.

Le bleu a été le premier à disparaître. Le ciel d'été s'est affadi, mes prunelles dans le miroir ont perdu leur éclat et celles de maman sont devenues pareilles à des billes de terre. L'outremer et le violet, sur ma palette, ont viré au rien. Le jaune a rapidement suivi, inconsistant, vaguement brun avant de prendre la teinte du béton.

Lune et l'OMBRE

Le matin de la rentrée, j'ai failli me faire écraser. J'ai eu la sensation, au moment où je traversais, qu'une ombre massive m'enveloppait et que des doigts glacés agrippaient mon épaule, prêts à me broyer. L'impression s'est dissipée au moment même où la voiture pilait devant moi. Le chauffeur a jailli comme une furie de son véhicule. « Tu n'as pas vu que c'était rouge ? J'aurais pu t'écraser ! »

Non, je n'avais pas vu.

Je n'avais pas vu, parce que pour moi, le rouge n'existait plus.

Très vite, j'ai cessé d'aller au collège. Là-bas tout le monde ne parlait que de couleurs, ne vivait qu'avec ça : rose bonbon, jaune citron, vert pomme, bleu turquoise, je ne comprenais plus ces mots. Je les détestais. Et puis, chaque fois que je m'y rendais, l'ombre aux doigts crochus m'attendait sur le chemin, prête à m'attraper.

L'ombre est *toujours* là.

Chapitre 1

Elle guette. Me terrifie.

À cette idée, je me recroqueville dans la tiédeur de mes draps, je serre ma peluche contre moi. Pour combattre ma peur, je pense aux fleurs de mon rêve, à leurs corolles étincelantes, à l'oiseau dans la clarté du soleil, aux effluves doux, piquants, sucrés embaumant l'air autour de moi. Ma gorge se serre.

Depuis quelques jours, les odeurs s'atténuent : celle du pain grillé le matin, du café de maman, et même les relents dégoûtants de tabac que traîne Malco dans son sillage... Disparaîtront-elles, également ? Et après, ce sera quoi ? Le toucher ? L'ouïe ?

Ça sera quoi, ma vie, si je n'éprouve plus rien ?

Je songe soudain à l'histoire de Méduse, cette femme à la chevelure de serpents capable de transformer d'un seul regard ses victimes en statues de pierre. Je serai peut-être à leur place, bientôt. Sauf que je pourrai bouger. Lire. M'évader dans les univers des autres et pourquoi pas, créer les miens. Mais pendant combien de temps ? Combien de

Lune et l'OMBRE

temps me reste-t-il avant que même la vue me soit définitivement arrachée ?

Je ne peux empêcher mes larmes de couler. Brûlantes et salées, elles roulent sur mes joues, glissent dans mon cou, se perdent dans l'oreiller. Si seulement elles pouvaient emporter la marée grise qui étouffe mes sens !

Une porte grince, dans la pièce à côté. Je reconnais le pas lourd et lent de Malco. Il se rend dans la salle d'eau, ouvre le robinet du lavabo, tire la chasse. En regagnant la chambre de maman, il s'arrête devant la mienne. Je perçois sa respiration lente et lourde, je le sens si proche que j'ai l'illusion, durant quelques secondes, qu'il a passé le battant de bois et se tient, silhouette malveillante et obscure, au pied de mon lit. Enfin, il s'en va.

Je frissonne.

Cette fois encore, je lui ai échappé.

Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé cela, si ce n'est que je n'aime pas la façon dont il m'épie. Parfois, ses yeux

Chapitre 1

de suie plongent dans les miens comme pour m'épingler, papillon victime d'un collectionneur. Il me cloue au sol, se penche lentement, m'examine – j'ignore ce qu'il cherche au fond de moi. Mais quand il aura trouvé, il me l'arrachera.

Je le sais.

J'en suis sûre.

J'en ai parlé à maman. Elle n'a rien voulu entendre. Elle ne peut *plus* m'entendre. Son amour pour Malco la dévore, occupe toutes ses pensées.

J'en ai aussi parlé à Marie. Elle m'a écoutée, m'a expliqué que c'était à moi de trouver ce qu'il y avait de caché au plus profond de mon être et de me battre pour le protéger, pour chasser le gris qui a envahi ma vie et faire fuir les ombres. Marie, c'est ma psychologue. Maman m'a emmenée la voir quand les autres médecins ont déclaré, après une centaine d'examens, de tests, d'analyses et de prélèvements, que je n'étais pas malade. Enfin, pas physiquement. Selon eux, puisque je n'étais ni daltonienne ni achromatopsique, mot compliqué

Lune et l'OMBRE

pour « voir en noir et blanc », puisque mon cerveau paraissait normal, c'était dans ma tête que tout se passait.

Malco pense que c'est le moyen que j'ai trouvé pour faire mon intéressante.

Maman préfère le croire plutôt que se disputer avec lui.

Moi, je sais que je ne suis pas folle.

Je préférerais voir le jaune du soleil et l'argent de la pleine lune, l'or des feuilles mortes de l'automne et le bleu des prunelles de maman.

Mais je ne peux pas.

Le jour se lève, remplaçant l'obscurité par une infinité de gris.

Grise, ma peau.

Gris, mon ours en peluche.

Gris, le roman posé sur ma table de chevet.

Gris la chaise, le bureau, la boîte à bijoux et les étagères.

Et dans la pénombre d'un recoin, de l'autre côté de la porte peut-être, quelque chose m'espionne, prêt à m'engloutir.

Chapitre 2

Malco est parti tôt. Un chantier, en bordure de ville. Son art ne lui rapporte pas assez pour lui permettre de vivre décemment, alors il doit trouver un autre moyen de gagner sa vie. Le soir, sur un coin de table, cassé en deux comme un vieillard, il noircit des pages entières de cahiers d'écolier d'une écriture pareille à des pattes d'insecte. Il n'a même pas de machine à écrire pour les mettre au propre. D'ailleurs, je n'ai jamais vu un seul de ses livres en librairie. Maman dit que c'est parce qu'il est trop sensible pour supporter le regard des autres sur son œuvre ; moi, je pense que c'est un

Lune et l'OMBRE

imposteur et qu'il lui ment. Seulement, elle l'aime tellement qu'elle croit tout ce qu'il raconte et lui pardonne tout. Même ses sautes d'humeur. Même ses mots méchants. Un jour, je trouverai le courage d'ouvrir l'un de ses carnets durant son absence, et de regarder. Aujourd'hui, l'idée me répugne : j'aurais l'impression que des centaines de cloportes, de fourmis et de mouches s'échappent des feuillets.

Les cloches de l'église du quartier sonnent onze heures.

Devant moi, noir sur blanc, dansent les phrases de mon manuel de français. J'essaie de me concentrer sur le texte que je dois étudier, une lettre de Madame de Sévigné, mais j'en suis incapable. Sa fille lui manque alors qu'elles viennent à peine de se quitter. Mère inquiète et tendre, elle est triste, elle pleure. Comme chaque mercredi, la mienne rentrera à midi pour me faire à manger et me conduire chez Marie. Elle sera gentille, mais distraite. Parfois, un peu agacée. Elle me regardera, les yeux pleins de pitié, se détournera brusquement

Chapitre 2

pour cacher ses larmes ou éviter que je surprenne la culpabilité, l'épuisement ou la peur dans son regard.

J'en ai assez.

Je me lève, j'abandonne la marquise à son chagrin et marche jusqu'à la fenêtre. Dehors, tuiles anthracite, façades blêmes, voitures ternes, quelques passants emmitouflés de gris. Je me détourne : cela fait cinq mois, à peine, et je ne me souviens plus des couleurs de la rue. À l'intérieur, c'est le contraire. Je me rappelle parfaitement le patchwork rose, lavande et bleu de la grosse couverture qui protège notre canapé, le bois patiné des vieilles étagères, les fleurs multicolores peintes sur la commode quand j'avais huit ans. Je connais chaque teinte, chaque nuance par cœur, je peux les nommer, mais suis incapable, même en fermant les yeux, de me les représenter.

Je m'arrête devant le rectangle clair que recouvrait l'affiche du *Chat noir*. Je l'ai arrachée dans un moment de colère, quand mon rouge est devenu cendres. Il y avait d'autres posters sur les murs et, dans les cadres,

Lune et l'OMBRE

des photographies. Malco a décidé de tout enlever sous prétexte de ne pas me troubler plus que je ne l'étais. Maman l'a écouté. À présent, le salon est nu ; plus aucune trace de notre existence passée.

C'était ce que Malco voulait. Avant lui, rien. Et après...

La clef tourne dans la serrure, interrompant mes réflexions. Un instant plus tard, maman passe le seuil de la porte. Je l'aide à porter les courses jusqu'au coin-cuisine, elle se débarrasse de son caban. Un à un, je sors les légumes – poireaux, pommes de terre, céleri, épinards, tous gris – du sac.

– Alors, ma Lune, tu as bien travaillé, ce matin ?

Je hausse les épaules, désigne du bout des doigts mon cahier et l'ouvrage ouvert sur les écrits de Madame de Sévigné.

– J'ai terminé les exercices de grammaire, mais l'étude de texte m'ennuie.

– Tes professeurs acceptent que tu restes ici, mais en échange...

Chapitre 2

– Je sais, maman. Ne t'inquiète pas : je rendrai mes devoirs à temps.

Elle me prend dans ses bras, embrasse ma joue, mon front, et le bout de mon nez, puis se détourne avec un soupir et commence à préparer le repas de midi : une omelette au fromage. Le beurre grésille dans la poêle, elle y ajoute les œufs battus, le gruyère, la noix de muscade, le sel et le poivre. Je renifle, inquiète de sentir les parfums familiers de ce plat que j'adore : ils sont plus ténus que la semaine dernière, mais au moins, n'ont pas disparu.

– Tu as si faim que ça ? demande maman.

Elle ne sait pas que je perds l'odorat. Je ne veux pas le lui dire. D'abord, parce que j'aurais l'impression que c'est inéluctable. Comme une malédiction, ou quelque chose de ce genre. Ensuite, parce que ça la rendrait plus triste encore, et plus lointaine. Parce qu'elle ne saurait plus comment me parler. Et puis, Malco en profiterait. Il me traiterait de menteuse, de folle. Il se disputerait avec maman, tout finirait par

Lune et l'OMBRE

être ma faute. Il creuserait encore un peu le fossé qu'il y a entre nous.

Je pousse mes affaires de classe et mets rapidement la table : deux assiettes blanches un peu fêlées, couverts de métal, verres à moutarde, serviettes grisâtres. Puis je m'assieds et attends. En noir et blanc, maman a l'air plus âgée et très fatiguée. Des cernes sombres creusent ses yeux de terre ; les mèches folles qui s'échappent de son chignon semblent celles d'une vieille dame. Sourire rapide, elle nous sert, me rejoint, commence à manger. Dans ma bouche, les saveurs explosent. Je profite des goûts, des sensations. J'ai fermé les paupières sans m'en rendre compte. Quand je reviens à moi, maman me contemple, intriguée, un peu lasse, aussi.

– J'adore ça ! C'est vraiment bon, tu sais ?

Elle sourit.

Avant, quand on se retrouvait, toutes les deux, le midi parfois, mais le plus souvent le soir, on se racontait notre journée. Je la faisais rire en imitant le dandinement de madame Noël, notre surveillante, ou

Chapitre 2

les tics de mon professeur d'anglais. Elle me confiait ses fous rires avec Margot, sa collègue préférée et ses difficultés avec Sandrine, sa directrice. Après les devoirs, je sortais mes crayons, mes gouaches et mes pinceaux, et je commençais à peindre. Elle me donnait des conseils, m'aidait parfois dans un tracé difficile ou se contentait de prendre un gros roman et de lire à côté de moi.

Avec l'arrivée de Malco, tout a changé.

Malco. Malco comme mal. Malco comme malédiction. J'ai l'impression que ce seul nom recouvre nos vies d'un voile de malheur.

– Ma Lune, soupire maman en prenant ma main.

Elle ne dit rien de plus, mais je comprends. En réponse, je serre ses doigts entre les miens. Elle se lève, embrasse ma joue et commence à débarrasser. Quand j'étais petite, elle me chantait souvent une comptine qui commençait par des baisers, se terminait en cha-touilles et me faisait rire aux éclats :

Lune et l'OMBRE

Beau front

(un bisou)

Beaux yeux

(un deuxième bisou)

Nez cancan

(encore un)

Bouche d'argent

(et un autre)

Menton fleuri

(le dernier)

Guili-guili-guili

On a arrêté ce jeu il y a quelques années, parce que je suis trop grande ou qu'on a oublié. Maintenant, je voudrais pouvoir recommencer.

Pour aller chez Marie, il faut traverser deux rues bordées de platanes aux troncs ardoise, grimper dans le bus n° 14 et descendre à la station Louise Farrenc. Comme je n'ai jamais effectué ce trajet avant de perdre

Chapitre 2

mes couleurs, je n'ai aucun regret. J'arrive même à me convaincre que ce qui m'arrive n'est pas réel, que je me suis égarée dans un vieux film en noir et blanc. Assise en face de moi, maman garde les yeux rivés à l'extérieur. Comme si elle voulait s'évader.

De cette vie ? De ma présence ? Je n'ose pas lui demander. J'ai peur de sa réponse. Je l'imité, et tente de retrouver le fil de mon rêve éveillé. En vain. L'absence de maman, alors même qu'elle est si proche, m'en empêche, me cloue sur mon siège. Je la regarde à la dérobée. Noire, blanche, grise. Privée de vie. Pareille à une poupée.

Quand nous arrivons devant l'immeuble – quatre étages de pierre, une porte sombre, des plaques luisantes indiquant les noms des différents spécialistes du cabinet médical –, la pluie commence à tomber.

À l'intérieur, la salle d'attente est vide à l'exception de la secrétaire, à l'accueil, et d'une vieille dame qui dodeline de la tête en feuilletant un magazine écorné. Je m'installe sur une chaise, fouille sur la table basse en quête de la revue que je lisais la semaine dernière.

Lune et l'OMBRE

Soudain, je me fige.

Une chevelure de flammes. Des vêtements orangés, auréolés de lumière.

Les teintes sont vives, éclatantes, presque agressives. Je bats des cils, regarde maman – elle est grise. Je reporte mon attention sur l'image – elle vibre de couleurs. Les mains tremblantes, je m'empare du prospectus. J'examine attentivement la peinture : c'est une fille du feu, dont les mèches rouges s'élèvent vers le ciel crépusculaire. Autour d'elle, des personnages figés dans une écorce gris-vert. En légende, les noms de l'œuvre et de sa créatrice : *La Llamada*. Remedios Varo. *Llamada*, je ne sais pas ce que cela signifie, mais cela sonne comme lumière.

J'ouvre le dépliant. À l'intérieur, d'autres reproductions, plus ternes celles-ci. Et une légende :

Femmes peintres des XIX^e et XX^e siècles

Les génies oubliés

Du 09 septembre au 09 janvier

Musée Marmottan-Monet

Chapitre 2

– Qu’y a-t-il, ma Lune ?

– Ce tableau... Je le vois tel qu’il est. Je le vois vraiment...

Bouleversée, maman me serre contre son cœur, incapable de contenir ses larmes. Elle embrasse mes cheveux, presse sa joue humide contre mon front. Elle tremble un peu, ne parle pas. Peut-être parce qu’elle ne sait quoi dire.

Peut-être parce ce qu’elle a peur de ma réponse, aussi ? Parce qu’elle veut croire, le plus longtemps possible, que je suis guérie ?

